

Enfin, il est primordial que l’argumentation soit formulée de façon très claire : il faut être vigilant sur l’annonce de son plan, soigner les relances. On accompagne l’auditoire pas à pas, ce qui autorise une certaine lourdeur qu’on ne tolèrerait pas à l’écrit : « Il me semble que trois arguments majeurs plaident en faveur de cette thèse. J’aborderai d’abord… »

Il faut ménager des transitions : « J’en viens au second temps. » L’auditoire peut ainsi évaluer la durée, savoir où il en est. Ne pas hésiter non plus à ponctuer le discours de conclusions partielles : « Je viens de vous expliquer dans un premier temps que…, je vais maintenant passer au second temps de mon intervention qui est de vous montrer que… », « C’était la deuxième question que je voulais aborder avec vous ».

Ces formules rythment le discours, et placent l’auditeur en sécurité, il se sent en confiance.

La réfutation

Il ne suffit pas de démontrer que l’on a raison : encore faut-il aussi démontrer que l’adversaire a tort ! L’exercice de réfutation est un peu schizophrénique, puisqu’il suppose une capacité à se mettre dans l’esprit de son contradicteur pour imaginer les arguments qu’il va avancer et les contrer. Mais il est essentiel. Il prend une forme très simple : « Mes contradicteurs / opposants vous diront que…, mais c’est un argument qui ne tient pas parce que… » Par exemple : « Les tenants du retour à l’uniforme à l’école pensent que cette mesure effacerait les inégalités entre les élèves. Mais comment penser que les inégalités sont seulement vestimentaires, quand elles résident en réalité bien davantage dans les différences d’investissement éducatif des familles, qui ne sont pas gommées par l’uniforme. »

La péroration

La fin du discours s’appelle la péroration. Elle a, comme l’exorde, un double but : d’abord résumer votre thèse et insister une dernière fois sur son bien-fondé, ensuite achever le discours d’une façon telle que le public ne peut avoir aucun doute sur le fait qu’il est terminé. Un peu comme la fin d’un morceau de musique dont on sait instinctivement, grâce aux harmonies employées par le compositeur, qu’il s’achève et dont les dernières notes, qu’elles soient très douces ou tonitruantes, sont perçues comme finales.

Si la péroration est réussie, les applaudissements, ou la prise de parole de l’orateur suivant, viendront naturellement saluer ce succès. Mais il faut à tout prix éviter de terminer sur une tonalité qui laisserait à penser que le discours pourrait encore continuer, et qui contraindrait l’orateur à un « voilà » ou un « c’est tout » du plus mauvais effet.

Pour éviter cet écueil, retenez qu’il existe, là encore très schématiquement, deux types de péroration.

Vers le haut

On accélère le débit et on renforce l’intensité de sa voix. C’est la péroration du type « Vive la République, vive la France ! ».

Vers le bas

Tout au contraire, on baisse le ton et on ralentit le débit. On espace les mots, et les dernières syllabes sont posées, bien détachées.

Une des plus extraordinaires pérorations est à mes yeux celle du discours prononcé par André Malraux à l’occasion de la panthéonisation de Jean Moulin, le 19 novembre 1964. Portée par la voix singulière, à la fois nasillarde et forte, d’André Malraux, elle me bouleverse à chaque écoute.

« L’hommage d’aujourd’hui n’appelle que le chant qui va s’élever maintenant, ce *Chant des partisans* que j’ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d’Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Rundstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. Écoute aujourd’hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C’est la marche funèbre des cendres que voici. À côté de celles de Carnot avec les soldats de l’an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu’elles reposent avec leur long cortège d’ombres défigurées. Aujourd’hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n’avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France… »

Cette péroration exceptionnelle dure trois à quatre minutes, avec le *Chant des partisans* qui s’élève en fond sonore et le vent hivernal qui emporte presque les notes d’André Malraux. Un des immenses discours de la République.